

« Deutsche Front » ou l'appui à la commission de gouvernement qui défend les intérêts français. En tout cas, il exclut une solution spécifiquement prolétarienne, divise les ouvriers en clans s'opposant sur le front impérialiste, jette les uns dans un chauvinisme allemand qui confond la fin du contrôle des industries sarroises par les français et le rattachement à l'Allemagne avec la fin de leur misère ; lie les autres à la France qui les « défendra » contre le fascisme, comme les attaques du gouvernement de Doumergue contre les ouvriers français le prouvent admirablement bien.

En définitive, si la réalisation de la réponse prolétarienne au problème de la Sarre est fonction de l'action de classe des ouvriers et du cours révolutionnaire mondial, sa solution capitaliste, quel qu'elle soit, est fonction du cours menant à la guerre. Bien qu'ayant devant eux une situation nettement défavorable, les ouvriers sarrois ne pourront cependant que miser sur un bouleversement de celle-ci. C'est pourquoi ils participeront au plébiscite du 13 janvier 1935 en opposant la dictature du prolétariat au trois formes gouvernementales que leur proposera le capitalisme. Les trois « non » du prolétariat sarrois doivent devenir la base d'une action pour un seul « oui » : là est la voie révolutionnaire.

En tant que manifestation capitaliste, le plébiscite résulte de la non maturité de la conjoncture pour déclencher immédiatement la guerre. Mais certainement son résultat ne peut qu'être un facteur de maturation de celle-ci. En effet, la France c'est finalement résolue à proposer le plébiscite pour le 13 janvier, afin d'éviter des conflits sérieux avec l'Allemagne qui en Sarre pourrait aboutir aux mêmes résultats qu'en Autriche.

La France aurait pu évoquer l'agitation hitlérienne pour diffuser le plébiscite, mais la pression de l'Angleterre aidant, elle comprit la nécessité de faire des concessions prudentes et équivoques à

une Allemagne encore non préparée pour la guerre et où le danger révolutionnaire pourrait réapparaître à la faveur de heurts extérieurs amenant se débacle prématurée. Le plébiscite, par contre, permet à l'Allemagne de courir sa chance légalement en excluant jusque là tout heurt trop violent.

De toute façon, si la Sarre redevient allemande, elle reste néanmoins un « casus belli » avec la France dont le représentant à Genève, Barthou, n'a pas manqué d'évoquer les « frais d'exploitation » et les capitaux investis, que l'Allemagne devrait rembourser dans cette éventualité.

Le statu quo accélérerait les frictions entre la France et le Reich sans permettre à ce dernier de violer un « état de droit » avant une maturation des conditions pour la guerre. La France mise sur le statu quo comme seule forme pouvant préserver ses intérêts dans une région allemande où elle exaltera un sentiment « national-démocratique-indépendant » qui étouffera les intérêts de classe des exploités. En vue de l'obtention du statu quo, l'impérialisme français travaille déjà pour renforcer en Sarre les forces répressives par l'adjonction d'éléments « neutres » ou mercenaires ressortissants de pays étrangers. Ce sont ces forces qui materont le prolétariat en cas de victoire française, comme elles tiendront en respect les hitlériens sarrois.

Statu quo ou Sarre allemande, peu importe. L'un et l'autre hâteront la guerre. se relieront aux éléments antagoniques autour desquels gravitent déjà les compétitions impérialistes, rapprocheront le déclenchement du conflit.

Le prolétariat sarrois et international, ne remettront pas leur destin aux luttes entre brigands impérialistes. Face à la meute déchaînée, ils ne pourront que proclamer leur volonté historique de planter le drapeau de leur pouvoir, leur dictature, sur une société que le capitalisme mène à l'abîme,

Le problème de la jeunesse

Le monde capitaliste fait preuve d'une résistance à disparaître qui déroute les esprits.

Déchiré, dans ses entrailles, par la crise économique, en proie aux troubles, aux désordres et aux émeutes, il réussit cependant à garder fermement son pouvoir. Dans la situation historique que nous traversons, le capitalisme est conscient de son incapacité à dompter les forces de production qui — ainsi que le disait Marx — s'insurgent contre une organisation sociale voulant les comprimer et les contenir dans les limites d'une économie basée sur le profit. Sur le terrain économique il y a longtemps que la bataille a été définitivement perdue par le capitalisme. Mais les forces de la production n'agissent qu'au travers des classes sociales et c'est dans ce domaine que la bourgeoisie cherchera la voie de son salut, et se jettera sur la classe pouvant se greffer avec l'expansion économique pour organiser une société en harmonie avec le degré atteint par l'évolution économique. Le capitalisme battu, irrémédiablement, par les forces de production, se lancera contre le prolétariat pour en détruire les capacités révolutionnaires, pour faire de cette classe appelée à construire la nouvelle société, et qui en 1917-1920 marchait vers la conquête du pouvoir dans le monde entier, une agglomération d'esclaves en quête, aujourd'hui, d'un salaire ou d'une indemnité de chômage de famine, prêts demain à prendre les armes pour la guerre qui dressera les uns contre les autres, les ouvriers des différents pays.

L'écrasement du prolétariat allemand en 1933 a emporté dans le tourbillon de cette victoire du capitalisme mondial, l'Internationale Communiste et l'Etat ouvrier. Désormais les forces de classe s'alignent ainsi : du côté de la contre-révolution se trouvent, autour des Etats capitalistes, toutes les forces politiques qui vont des fascistes aux cléricaux, au démocrates, aux sociaux-démocrates, aux centristes ; du côté de la révolution ne se trouvent que des groupes réunissant quelques dizaines de prolétaires dans le monde entier qui poursuivent leur œuvre parmi l'indifférence, si ce n'est parmi la dé-

risation des ouvriers eux-mêmes. Et le capitalisme connaît bien l'état réel des rapports de force, il sait qu'au delà des déclarations tapageuses de lutte que font centristes et socialistes, il y a la réalité intangible et qu'il n'a rien à craindre de la couleur de la chemise ou du drapeau qui colore le mouvement ouvrier actuel. Bien au contraire, cette coréographie rouge ou écarlate est indispensable pour tromper les masses qui ne vont pas résignées vers l'abattoir, mais se révoltent contre la cruelle situation d'aujourd'hui et la brutale perspective de demain. Mais ces mouvements de révolte ne peuvent pas ébranler les victoires obtenues par le capitalisme qui se frottera les mains en voyant les vagues de rébellions ouvrières se diriger vers Blum, Caballero, Bauer, dont les signalements historiques se retrouvent chez les social-démocrates, égorgeurs de la révolution allemande de 1918. Aujourd'hui ils peuvent bien serrer la main aux forces qu'ils ont engendrées, aux Staline, Cachin, Ercoli pour qui le salut de l'Etat ouvrier dégénéré est conditionné par l'écrasement de toutes les batailles ouvrières, entraînés comme ils sont par le cyclone historique qui, après avoir privé le prolétariat de ses organismes de classe, lancera la société capitaliste dans l'ouragan de la guerre où désormais la Russie, elle-même, trouvera l'issue inéluctable pour une économie qui ne se base plus sur les intérêts du socialisme et du prolétariat mondial, mais renforce un appareil productif qui déversera la plus-value accumulée vers les horizons du carnage impérialiste où les moyens de production, débordant le régime capitaliste mondial, écrouleront dans la même hécatombe où périront des millions d'ouvriers.

Et au moment même où le prolétariat mondial git ensanglanté, sous le poids intolérable d'un édifice social qui menace de faire périr l'humanité dans un prochain carnage mondial, la jeunesse ouvrière aux côtés de la jeunesse bourgeoise manifeste une débordante activité dans le camp de la réaction. Elle extériorise des forces élémentaires accumulées et